L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

205 | 2013
Varia

Un imaginaire du cheval sauvage en Arctique sibérien

Émilie Maj

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/24426
DOI : 10.4000/lhomme.24426
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 11 mars 2013
Pagination : 125-136
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
Émilie Maj, « Un imaginaire du cheval sauvage en Arctique sibérien », *L'Homme* [En ligne], 205 | 2013, mis en ligne le 06 mars 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/lhomme/24426 ; DOI : 10.4000/lhomme.24426

© École des hautes études en sciences sociales

Un imaginaire du cheval sauvage en Arctique sibérien

Émilie Maj

Je dédie ces lignes à Grégori Potapov, éleveur de chevaux en Iakoutie du Nord, qui m'a beaucoup aidée dans mes recherches en me conduisant, à cheval, là où je souhaitais me rendre, qu'il s'agisse de bases d'élevage de chevaux ou de campements d'éleveurs de rennes. Pour ne pas alarmer sa femme s'il ne respectait pas sa date de retour au village, il ne précisait jamais exactement quand ni comment il rentrait de son campement, situé à environ 70 km. L'année passée, il n'est pas revenu. Blessé par sa faux alors qu'il faisait les foins, il avait rendu l'âme, seul au milieu de la nature.

LES CHERCHEURS spécialistes des sociétés nomades ont salué, en 2010, la parution de ce livre de Carole Ferret. Fruit d'une recherche de terrain menée durant quinze années, il fait suite à une thèse de doctorat dirigée par Jean-Pierre Digard, spécialiste, notamment, de la domestication animale (Digard 1988, 1990), et, particulièrement, de la relation homme-cheval. Très dense et esthétique[1], l'ouvrage se présente comme une ethnographie des pratiques liées aux chevaux et à la place qui leur est accordée dans l'aire culturelle altaïque, plus précisément chez les Kazakhs d'Asie centrale et, surtout, chez les Iakoutes de Sibérie extrême-orientale. Depuis le dressage du poulain jusqu'à la dégustation de l'animal dans l'assiette,

1. Ce livre de 350 pages contient 8 tableaux, 10 graphiques, une soixantaine d'esquisses et autant de photographies. Il offre également de nombreuses et remarquables planches de dessins réalisées par l'auteure.

_____ À propos de Carole Ferret, *Une civilisation du cheval. Les usages de l'équidé, de la steppe à la taïga*. Préface de Jean-Pierre Digard. Paris, Belin-IFEAC, 2009.

Carole Ferret propose un catalogue très complet de savoirs hippologiques (techniques d'élevage) et une réflexion sur la culture matérielle du cheval (pratiques de consommation). Une partie plus succincte est consacrée aux rituels et à la symbolique identitaire[2] à travers l'histoire.

Ce travail s'inscrit dans la continuité de ceux menés par d'autres chercheurs qui se sont également penchés sur cette place tenue par le cheval dans les sociétés altaïques, parmi lesquels on peut citer pour les plus récents Rosine Orban, Caroline Polet & Anton Ervynck (2000), Hiroki Takakura (2002, 2003), David W. Anthony (2007), ou bien Rebecca Cassidy (2009). Je souhaiterais moi-même ajouter quelques commentaires sur ce même thème, en me concentrant sur le nord-est de la Sibérie, chez les Iakoutes (aussi appelés Sakhas), qui élèvent aujourd'hui encore des chevaux dans la taïga[3].

Au nord-est de la Sibérie, l'élevage des chevaux iakoutes constitue un type d'élevage extensif qui peut être qualifié de pastoral. Avant la collectivisation des années 1920-1930, les Iakoutes avaient deux, parfois quatre lieux de vie saisonniers. Aujourd'hui, ils continuent à pratiquer l'élevage de chevaux sur le mode extensif, en dépit d'une spécialisation et même d'une professionnalisation de l'activité d'éleveur depuis la période soviétique. On prétend généralement que les Iakoutes sont des éleveurs de chevaux et de bovins, mais la présence équine se concilie plutôt, suivant les régions, avec l'élevage des rennes (Maj 2009b). Car, en définitive, la proximité des Iakoutes avec d'autres peuples du Nord fait ressortir un trait spécifique : en Iakoutie, le cheval n'est pas cheval en soi, il l'est par comparaison avec ce cervidé, dont les techniques d'élevage et les représentations culturelles trouvent de nombreuses analogies avec les siennes.

Dans cet À propos, j'évoquerai ce lien entre le cheval et le renne. J'insisterai également sur le rapport établi dans l'imaginaire iakoute entre la figure de l'équidé et le monde sauvage, sur sa place dans les activités d'élevage et de chasse, et enfin sur la récupération idéologique et politique dont le cheval fait l'objet.

2. Concernant le cheval comme symbole identitaire chez les Iakoutes dans le contexte post-communiste, cf. Maj (2009a).

3. Mes recherches de terrain (environ trois ans et demi, passés sur place) ont donné lieu à une thèse sur le cheval chez les Iakoutes (Cf. Maj 2007).

S'appuyant sur son approche de l'anthropologie de l'action[4], Carole Ferret dresse un inventaire des techniques de production et de consommation du cheval en République de Sakha (Iakoutie). Elle souligne la relation paradoxale que les Iakoutes entretiennent avec l'équidé qui, d'un côté, revêt pour eux une importance symbolique considérable et, de l'autre, n'a dans la vie courante qu'une valeur de bête à viande (p. 72), puisqu'il n'est presque plus utilisé comme monture. Il est vrai que les Iakoutes sont de grands amateurs de viande de cheval (voir aussi Maj 2007 : 171-176), qu'ils considèrent comme la meilleure. Elle peut se manger crue, gelée, avec des herbes sauvages et du sel, comme la chair de certains poissons de rivière. Selon l'opinion courante, la viande de cheval n'absorberait pas la radioactivité présente dans la nature en Iakoutie, à la différence de celle du renne. Les Iakoutes insistent également bien sur le fait qu'ils mangent de la viande de cheval qui n'a pas transpiré, car il n'a pas travaillé. Les interventions sur le cheval et sur son biotope sont passées sous silence : l'opinion générale qui prévaut est que le cheval peut vivre seul à l'instar des autres animaux de la taïga. Ainsi l'auteure note-t-elle que « les Iakoutes optent pour la forme de consommation de l'équidé la plus intime et la plus interne qui soit : plutôt mangé que monté, en eux que sur eux. La domination sur l'animal les laisse apparemment froids. Ils se flattent de sa sauvagerie et sauvegardent précautionneusement son indépendance » (p. 312). En effet, les contraintes géographiques obligent les éleveurs iakoutes à laisser leurs chevaux se nourrir de façon autonome : on les laisse aller et paître sur de vastes étendues avec un contrôle minimal[5], ce qui fait dire à certains Iakoutes qu'ils sont « sauvages ».

On peut, sur ce point, apporter un complément au travail de Carole Ferret qui écarte volontairement de son champ d'étude « les arts et la littérature » (p. 294). Or, on constate un aller-retour incessant entre la vie réelle et la

4. Dans sa thèse, Carole Ferret (2006) présente une théorie de l'anthropologie de l'action qu'elle développe peu dans son ouvrage. Cette théorie est organisée autour des concepts d'*input* (« les actions que l'homme effectue sur cet objet technique qu'est le cheval ») et d'*output* (« toutes les actions qu'il en tire »), en « séparant la production de l'animal de sa consommation » (p. 31). Elle dresse un tableau classificatoire des actions humaines sur le cheval, telles que l'action directe « qui conduit sans détour à son objectif » et l'action indirecte « qui mène vers un élément favorisant l'objectif » (p. 75). Cf. aussi Ferret (2012).

5. D'un point de vue pragmatique, la croissance du cheptel dépend de l'homme, dans la mesure où les chevaux de six mois à un an sont nourris durant l'hiver, et où on essaie de prévenir les risques de mortalité des juments par un apport en foin avant et après l'hiver.

pensée symbolique – mythologie, épopées, contes et légendes –, qui donne sens à cette notion de « bonne distance » que les Iakoutes entendent mettre en permanence entre l'homme et le cheval. Dans l'éventail des traditions, qu'elles soient livresques ou vivantes, on retrouve cette idéalisation d'un faible pouvoir de l'homme sur l'animal, cette volonté de toujours en tirer le meilleur parti et cet attachement au caractère sauvage du cheval. C'est ainsi que le conte qui relate la domestication du cheval[6] met en avant son état originellement sauvage, au même titre que le renne, et son libre choix de se mettre au service de l'homme sous une forme plus proche de la collaboration, de l'échange de bons procédés – le cheval accepte d'être monté par l'homme pour faire fuir le renne – que de la soumission – l'homme laissera le cheval quand il n'aura plus besoin de lui. Dans la réalité, cette domestication est sans cesse « performée » par l'éleveur, qui doit, surtout après les longs mois d'hiver où ils sont laissés en liberté, reprendre l'ascendant sur les chevaux et procéder à un « redressage » annuel[7].

Pour autant, le Iakoute a symboliquement besoin de se représenter son cheval comme un collaborateur plutôt que comme un animal dompté et familier. De plus, cette indépendance s'avère utile dans la vie quotidienne, car elle dispense l'éleveur de certaines contraintes liées aux soins, notamment du souci de son alimentation puisque le cheval est capable de trouver sa nourriture seul. En écho à la réalité, les récits épiques *(olonkho)* montrent que le héros relâche toujours sa monture après un trajet pour qu'elle aille paître les vertes prairies ; elle accourra plus tard, sur simple appel de son cavalier. En somme, pour les Iakoutes de la vie réelle comme pour les héros des épopées, il faut accorder une certaine liberté au cheval pour pouvoir, en retour, en tirer le plus grand profit.

6. « Un jour le cheval paissait sur une grande et verte clairière. Il avait trouvé une belle prairie : des chevaux paissaient librement et pouvaient se remplir la panse. Mais arriva le renne. Il vit la prairie spacieuse, l'herbe abondante, et le cheval. Et cela lui suffit. Le renne décida de rester là pour toujours. Cela ne plut pas au cheval, qui voulait paître seul sur sa prairie adorée. Mais, il ne savait pas comment chasser le renne. Alors, il s'adressa à l'homme pour lui demander son aide : "Je n'arrive pas à atteindre le renne. Comment puis-je le chasser de la prairie ?". L'homme répondit : "Si je te mettais une bride et que je montais sur ton dos, j'arriverais bien à le rattraper". Le cheval accepta. L'homme lui mit une bride, s'assit à califourchon sur son dos et se mit en marche. Le renne fut chassé de la prairie. Mais le cheval dut, quant à lui, renoncer à la vie en liberté et se mit au service de l'homme » (in Sivtsev 1990 : 11, ma traduction).

7. Il suffit aux Iakoutes d'enfiler une simple bride à leurs chevaux pour en faire de nouveau des montures. Et parfois même un simple licol, comme le note Carole Ferret (pp. 181-182).

C'est avant tout de par sa proximité avec le renne que le cheval acquiert, aux yeux des Iakoutes, toute son identité. Les Iakoutes sont arrivés par vagues successives à partir du XIIIe siècle sur le territoire qu'ils occupent actuellement, près du cercle polaire arctique. Ils y côtoient, depuis donc plus de sept siècles, des peuples éleveurs de rennes, auxquels ils ont parfois emprunté les techniques d'élevage et, par endroits même, les animaux. En étudiant le système de pensée iakoute à partir du discours *emic* des informateurs actuels, mais aussi en analysant l'imaginaire véhiculé par ce que l'ethnographie nous livre des traditions orales, on constate que la figure du renne, qu'il soit sauvage dans la forêt ou domestique chez les populations voisines toungouses (évène et évenke), n'est pas occultée dans l'esprit des Iakoutes au profit du cheval. Bien au contraire, le renne contribue à situer l'équidé sur l'échelle de la domesticité et de la relation au sauvage.

Dans certaines régions à culture mixte où les éleveurs ont échangé les techniques d'élevage et les animaux, comme dans la région évèno-bytantaï et dans certains villages évenks du sud ou sud-est de la Iakoutie, certains éleveurs montent à cheval en été et à renne en hiver. Ainsi, dans l'Évèno-bytantaï, rennes et chevaux sont utilisés de manière complémentaire par les Évènes et les Iakoutes : non seulement les techniques d'élevage sont similaires, mais celles de monte le sont également[8].

La distinction entre le cheval et le renne dans cette région est encore moins évidente dans le domaine des représentations. Par exemple, les chevaux sont assimilés à des animaux migrateurs, tout comme les rennes :

8. Les éleveurs de chevaux pratiquent une équitation particulière : ils montent avec les deux rênes passant du côté gauche de l'encolure (et non une rêne de chaque côté). Si, pour Carole Ferret, cette monte « ne se pratique qu'à Verkhoïansk », au nord de la République de Sakha, je l'ai néanmoins observée ailleurs : dans la région voisine de l'Évèno-bytantaï, mais également près de Iakoutsk ou dans la région de Tattaa. Ce type de monte n'est pas circonscrit à une région ; il est pratiqué par les éleveurs expérimentés. Différentes hypothèses en donnent une explication : parce que les Iakoutes portent le couteau à la ceinture du côté droit ; parce que la main droite doit être libre afin d'écarter les branches sur le chemin ; parce que les rênes sont réunies en une longe qui permet de fouetter la croupe, ce qui empêche d'enfiler aisément les rênes autour de l'encolure, ou simplement parce que c'est plus pratique et plus rapide pour descendre ou remonter. Selon Carole Ferret : « La pratique de l'équitation sur les rennes a également pu jouer, puisque ces animaux sont montés avec une longe unilatérale, passant à droite de l'encolure » (2006 : 931). Ce style de monte donne en effet plus de liberté à la monture, tout en permettant un contrôle certain par le mouvement de la rêne d'ouverture (pour plus de détails sur la monte à la iakoute, cf. Maj 2007 : 180-184 et 2004 : 45-46). Mais, plus qu'une influence directe, on peut aussi y voir un mimétisme inconscient : on monte à cheval comme on monte à renne, c'est-à-dire comme on monte un animal qui doit rester sauvage, en lui laissant plus d'initiative, en lui laissant la part de liberté qui convient à la monture des héros fondateurs.

ils commencent d'eux-mêmes leur transhumance dans les vallées de la région évèno-bytantaï lorsqu'ils sentent que le moment est venu et ce, sur de très vastes territoires. Certains rennes *(taba)* domestiques retournent à l'état sauvage, lorsqu'ils rejoignent les hordes de rennes sauvages passant à leur proximité et qu'ils se reproduisent avec eux ; on les qualifie alors par le terme iakoute *kyylajbyt taba* ou *kyyl taba* (de *kyyl* : « sauvage »). Il arrive aussi que les chevaux retournent à l'état sauvage ; on les qualifie alors de *kyylajbyt at* ou *kyyl at*. Autrefois, à D'argalaakh, les chevaux vivaient presque à l'état sauvage :

> « Les éleveurs ne faisaient que les compter en disant : "À la rivière, il y en a neuf, là-bas il y en a…, etc." Par la suite, il a fallu les réhabituer à l'homme. S'ils sont trop sauvages, les animaux sentent l'homme à un kilomètre. Il est alors impossible de les pousser dans la direction voulue et l'éleveur est contraint de faire de grands détours pour les ramener au campement »[9].

Le renne a besoin d'être un peu domestiqué pour accepter de revenir vers le campement guidé par les éleveurs. À l'inverse, le cheval a besoin d'être un peu sauvage pour accepter de s'éloigner des éleveurs lors des changements de pâturages. Si le renne était trop domestiqué et le cheval pas assez sauvage, l'action s'annulerait : l'un et l'autre ne craindraient plus l'homme, seraient trop dépendants et ne pourraient pas se nourrir seuls après avoir été dirigés vers les prairies et la forêt. On observe donc, dans de nombreuses régions, une nouvelle complémentarité entre le renne et le cheval dans cette juste mesure à trouver entre le sauvage et le domestique.

Il est une dernière raison qui les rapproche. Elle est symbolique et liée à la figure du chamane lors des rituels. Dans la métaphore équestre (Maj 2010), le chamane iakoute imite le comportement du cheval au moyen d'une « transformation » qui met l'accent sur son caractère non dressé. Pour cela, il utilise un tambour symbolisant un animal se devant d'être à la fois une monture et à la fois un animal à cornes[10] : un cheval, donc, pourvu des attributs qui le rapprochent le plus des animaux les plus sauvages de la taïga, le renne et l'élan. Comme si le cheval, animal familier, avait besoin de cette part de sauvagerie pour montrer toutes ses capacités et recouvrer un rapport efficace à la nature.

Ainsi, ce lien et cette analogie entre le cheval et le renne tels qu'ils apparaissent dans la culture iakoute ne devraient pas, me semble-t-il, être éclipsés comme c'est le cas dans l'étude de Carole Ferret. Outre les aspects que nous venons d'évoquer, rappelons juste que la République de Sakha

9. Information donnée par Sergeï Lukin, gardien de chevaux, responsable de la base d'élevage d'Uhuktaakh, région évèno-bytantaï.

10. Les résonateurs sur les côtés du tambour sont fabriqués en bois de renne et sont désignés comme des bois, ou des cornes *(muos)*.

(Iakoutie) se situe dans l'aire nordique où le climat et la flore sont particulièrement propices à l'élevage du renne – la totalité de son territoire est recouverte par le *permafrost*, ainsi que près de 40 % au-delà du cercle polaire arctique –, pour nous convaincre que la présence de cet animal aux côtés du cheval y est indéniable et doit donc forcément être prise en considération.

Entre pastoralisme et pratiques cynégétiques

Poussons plus loin encore cette analyse des représentations liées au cheval en nous intéressant à son rôle dans les pratiques de chasse et d'élevage, les deux principales activités économiques des Iakoutes à mon sens indissociables dans le contexte sibérien.

La chasse a en effet une importance culturelle et économique considérable en Sibérie[11]. Comme d'autres peuples turcs mongolisés de la région du Baïkal (Maj 2007 : 228), les Iakoutes se donnent l'ethnonyme d'Ouriankhaïs Sakha, qui désigne le « peuple de la forêt ». Les Ouriankhaïs appartiendraient à la branche la plus ancienne des peuples turcs qui habitaient jadis dans les régions boisées du Baïkal. Selon d'autres sources, les Ouriankhaïs étaient des chasseurs et des éleveurs de taureaux et de moutons des montagnes (Ergis 1960 : 8).

Épopées, mythes et légendes corroborent l'importance de la chasse. Certains récits épiques la présentent comme un stade « primitif » au sens où elle serait antérieure à l'élevage : au commencement, le héros iakoute ne possédait pas de cheval. Dans d'autres récits légendaires, en revanche, chasse et élevage sont complémentaires, ce qui reflète davantage la réalité :

> « Les ancêtres des districts Khadar, Khajakhsyt, Tshakyr étaient huit frères […]. Ils vivaient sur les deux berges de la rivière Tatta, sur les *alaas*, les lacs, les petites rivières, élevant des chevaux et des vaches et chassant » (*Ibid.* 1960 : 193).

Les éleveurs de chevaux pratiquent en effet toujours la chasse. L'élevage de chevaux n'étant pas une activité à temps complet, il permet de s'adonner aussi bien à la pêche, qu'à la levée de pièges lors des tournées à cheval ou à la chasse à pied, de sorte que, sur les campements, on mange tout autant de gibier et de poisson que de viande d'élevage (cheval ou renne). Offrant aux Iakoutes la possibilité de posséder ce double statut de chasseur et d'éleveur, le cheval fait donc le lien entre ces deux pratiques.

11. Par le terme « chasse », j'entends en fait « chasse et pêche », désignés tous deux en iakoute par le terme *bult* (« trouver, se procurer »), et qui consistent à prélever des animaux dans la nature de manière aléatoire.

La classification *emic* du règne animal oppose les animaux domestiques *(d'ie)* aux animaux sauvages *(kyyl)*, ces derniers faisant potentiellement partie du gibier[12]. Pourtant, certains animaux passent parfois d'une catégorie à l'autre : ainsi des animaux domestiques peuvent-ils être ensauvagés *(kylajbyt)*, c'est le cas de chevaux qui se seraient échappés, par exemple ; à l'inverse, des animaux sauvages peuvent être apprivoisés *(itiex)*, comme des louveteaux ou de jeunes élans. Mais ces statuts ne sont généralement que provisoires : être « ensauvagés » fait référence à une situation antérieure à leur récupération par l'éleveur ; de la même façon, il n'existe pas de cas de loups ou d'élans adultes vivant près de l'homme. Ces interactions entre le sauvage et le domestique existent également entre la chasse et l'élevage. Si la chasse a lieu dans la sphère sauvage, elle fait en effet souvent appel à des animaux domestiques dans son exécution, notamment au cheval comme moyen de transport et comme auxiliaire pour épuiser le gibier (surtout lors des chasses à l'élan) ou pour le porter. Pour cette raison, « la chasse ne saurait être pure » (Hamayon 1990 : 294-295), mais je dirais que l'élevage ne saurait l'être non plus. Comme nous l'avons vu, les Iakoutes laissent leurs chevaux en liberté : ceux-ci, à l'instar des autres herbivores de la taïga, se nourrissent donc seuls, connaissent la nature, fuient parfois l'homme et peuvent tout autant être victimes des prédateurs. De sorte que, à nouveau, en tant qu'animal à la frontière de ces deux mondes – le sauvage et le domestique –, le cheval fait-il aussi la connection entre les deux activités que sont la chasse et l'élevage.

Le cheval iakoute, un statut, des statues

Un dernier point de ma réflexion porte sur le titre même de l'ouvrage de Carole Ferret. Dans la lignée de Jean-Pierre Digard (2004 ; également dans sa préface, p. 12), qui distingue les sociétés à écuyers « où l'équitation est réservée à une minorité », des peuples cavaliers chez qui l'usage du cheval est « généralisé et multiple », elle définit les peuples altaïques comme une « civilisation du cheval ». Bien que ces peuples aient une idéologie commune de la figure de l'équidé :

> « […] chacun revendique pour soi la paternité de cette civilisation équine : pour son territoire, le statut de berceau, et pour son cheval, la place d'ancêtre, sans insister sur la communauté de cette histoire qui relie les pasteurs de la région en dépassant les frontières actuelles, une communauté dont on est confusément conscient mais qu'on ne proclame pas, lui préférant la revendication d'une identité nationale » (p. 298).

12. « Gibier » se traduit littéralement en iakoute par le terme *bult* signifiant « trouver », ce qui souligne le caractère aléatoire de la chasse.

L'anthropologue se concentre ici sur la mise en valeur du cheval en tant que faire-valoir idéologique et politique, manœuvre plus que jamais d'actualité chez les peuples turcs du Turkménistan, de Touva ou de Iakoutie, qui ont érigé l'animal en emblèmes républicains. En Iakoutie, le cheval est en effet instrumentalisé par l'intelligentsia à des fins revendicatives, et pour servir de support idéal à l'identité nationale du peuple qui se considère avant tout comme un peuple cavalier. Par exemple, partant du postulat qu'un cheval « représente son ethnie éponyme », une entreprise d'ethnogenèse iakoute est parvenue à le classifier comme un descendant direct, un survivant de la faune du Pléistocène (pp. 61-62 ; Maj 2007 : 45, 222-223). Ce rapprochement opportun entre origine des chevaux et genèse des peuples permet aux Iakoutes d'asseoir leur ancienneté sur le territoire actuel de la république, de revendiquer leur autochtonie et, en ayant recours aux mêmes raccourcis entre parentés des peuples qu'entre parentés équines, de se rattacher à l'ensemble des peuples du Nord au-delà des frontières de la Fédération russe. Parallèlement, si les Iakoutes ont choisi de placer sur leur emblème national un cavalier extrait d'un ensemble de pétroglyphes kourykanes découverts sur le cours supérieur de la Léna, bien en dehors des frontières de l'actuelle Iakoutie, c'est pour mieux affirmer leurs origines centrasiatiques et leur parenté avec les Turcs et les Mongols cisbaïkaliens. Toujours plus loin dans cette quête des origines, certains intellectuels iakoutes soutiennent que le grand chef des armées nomades, Gengis Khan, serait leur ancêtre : selon eux, le nom du père de Gengis Khan, Esugej, proviendrait de D'esegej, l'esprit iakoute protecteur des chevaux (Krivoshapkin 1998 : 64). Cela leur permet d'en déduire que la langue du conquérant n'était pas le mongol mais bien le turc, et que, placée sous l'égide de cette figure protectrice, la langue iakoute serait la langue originelle de tous les peuples cavaliers de la steppe (p. 84).

❖

Les Iakoutes sont le peuple turcophone qui s'est aventuré le plus loin au nord, jusqu'à atteindre le cercle polaire arctique. Se réclamant des peuples cavaliers d'Asie centrale, ils n'en demeurent pas moins des chasseurs et des pêcheurs, et conservent une économie fondée sur les activités pastorales et cynégétiques. Une approche des représentations liées au cheval est un bon fil conducteur pour comprendre le fonctionnement de cette société, qui revendique à la fois un idéal de la chasse et un usage pratique de la domestication (Maj 2011). L'étude de ce système domesticatoire

(Digard 1988)[13] et de la place que l'équidé occupe à l'intérieur de celui-ci a montré que le caractère « sauvage » que les Iakoutes lui assignent est idéalisé, voire entretenu, et se situe dans un entre-deux qui ne fait de lui ni un animal totalement domestique (comme les bovins), ni un animal entièrement sauvage (comme le gibier). Classé parmi le bétail *(süöhü)*, il est en réalité considéré comme proche du renne, lui aussi domestiqué mais dont il existe des individus sauvages. Il est un rouage indispensable d'une société à l'économie complexe, basée sur plusieurs activités dans chacune desquelles il trouve sa place. De par son utilité ou de par sa symbolique, le cheval apparaît donc comme un animal idéal pour les Iakoutes, jusqu'à l'ériger au statut d'emblème national.

Pour autant le cheval n'est pas, tout du moins n'est *plus*, je le crains – et, avec moi, des personnes que j'ai pu rencontrer lors de tous mes séjours en Iakoutie depuis 1999 –, aussi central dans la vie des Iakoutes que ne le laisse entendre le travail de Carole Ferret. Il est vrai, comme cela a été rappelé ici, que l'élevage a toujours existé en complémentarité avec la chasse et, qu'aujourd'hui encore, l'esprit de la taïga dispensateur de gibier, Baïanaï, est l'une des entités surnaturelles les plus respectées. Mais, il serait bon de rappeler que, de nos jours, les éleveurs de chevaux ne constituent plus qu'une petite partie de la population rurale, soit un pourcentage faible parmi les 60 % de la population vivant dans des villages et n'ayant, le plus souvent, aucun contact avec ces animaux.

L'ouvrage de Carole Ferret constitue néanmoins une référence pour les spécialistes du cheval et des sociétés d'Asie centrale. Les anthropologues attendent avec impatience la parution d'un second volume, qui devrait cette fois détailler les techniques d'élevage et de dressage dans le souci d'une description et d'une analyse minutieuses des actions humaines. Il confirmera le « faible interventionnisme » (p. 307) de l'homme dans sa relation au cheval, cet animal qui, plus que tous les autres, doit rester à bonne distance, ni trop domestique ni trop sauvage.

University of Tallinn, Centre for Landscape and Culture, Tallinn (Estonie)
Musée du quai Branly, Paris
emiliemaj@hotmail.com

MOTS CLÉS/*KEYWORDS* : Iakoutes/*Yakuts* – sauvage et domestique/*wilderness and domestication* – cheval/*horse* – renne/*reindeer* – élevage/*breeding* – chasse/*hunting* – mythologie iakoute/*Yakut mythology* – Sibérie (Russie)/*Siberia (Russia).*

13. Dans son ouvrage, Jean-Pierre Digard montre que la domestication d'un animal ne peut être analysée que dans un lieu donné, dans une société précise et à un moment particulier.

Anthony, David W.

2007 *The Horse, the Wheel, and Language. How Bronze-Age Riders from the Eurasian Steppes Shaped the Modern World*. Princeton, Princeton University Press.

Cassidy, Rebecca

2009 « The Horse, the Kyrgyz Horse and the "Kyrgyz Horse" », *Anthropology Today* 25 (1) : 12-15.

Digard, Jean-Pierre

1988 « Jalons pour une anthropologie de la domestication animale », *L'Homme* 108 : 27-58.

1990 *L'Homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard (« Le Temps des sciences »).

2004 *Une histoire du cheval. Art, techniques, société*. Arles, Actes Sud.

Ergis, Gregoi Ustinovitsh

1960 *Istoritsheskie predanija i rasskazy Jakutov (= Contes et légendes des Iakoutes)*. Moskva-Leningrad, Akademija Nauk SSSR. 2 vol.

Ferret, Carole

2006 *Techniques iakoutes aux confins de la civilisation altaïque du cheval. Contribution à une anthropologie de l'action*. Paris, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat.

2012 « Vers une anthropologie de l'action : André-Georges Haudricourt et l'efficacité technique », *L'Homme* 202 : 113-140.

Hamayon, Roberte

1990 *La Chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*. Nanterre, Société d'ethnologie (« Mémoires de la Société d'ethnologie » 1).

Krivoshapkin, Andreï

1998 *Evrazijskij sojuz (= L'Union eurasienne)*. Yakutsk, Jakutskoe Knizhnoe Izdatel'stvo Bitshik.

Maj, Émilie

2004 *Ethnoequid 2004, mission en Iakoutie, 10 mai-25 juillet 2004 [Rapport scientifique des études ethnographiques des modalités de l'élevage de rennes et de chevaux dans une région arctique de Iakoutie peuplée par des Iakoutes et des Évènes]*. Paris, Programme de recherches arctiques de l'Institut Paul-Émile Victor.

2006 « Croyances et convenances iakoutes autour du *sobo* : ethnographie du poisson où tout est bon », *L'Homme* 177-178 : 303-328.

2007 *Le Cheval chez les Iakoutes chasseurs et éleveurs : de la monture à l'emblème culturel*. Paris, École pratique des hautes études, thèse de doctorat [http ://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/31/11/17/PDF/THESE_Emilie_Maj_THESE_Cheval_chez_les_Iakoute.pdf].

2009a « The Horse of Sakha : Ethnic Symbol in Post-Communist Sakha Republic (Iakutiia) », *Sibirica* 8 (1) : 68-74.

2009b « The Sedentary Cattle, the "Nomadic" Reindeer and Horse of the Evens and Yakuts in Verkhoyansk Mountains (Sakha Republic, Yakutia) », *Annales de la Fondation Fyssen* 23 : 36-56.

2010 « Le sauvage et le domestique dans la métaphore équestre du chamane iakoute », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* 41 : *Le cheval : monture, nourriture et figure* [revue en ligne : http ://emscat.revues.org/index1606.html].

2011 « The Civilising Hero, a Question of Domestication in Yakutia », in Tiina Peil, ed., *The Space of Culture. The Place of Nature in Estonia and Beyond.* Tartu, Tartu Ulikooli Kirjastus (« Approaches to Culture Theory » 1) : 153-164.

Orban, Rosine, Caroline Polet & Anton Ervynck

2000 « Le cheval du kourgane scythe de Kïzïl (Sibérie) a-t-il été enterré avec son cavalier ? », in Liliane Bodson, ed.,

Les Animaux que l'homme choisit d'inhumer. Contribution à l'étude de la place et du rôle de l'animal dans les rites funéraires [11e colloque d'histoire des connaissances zoologiques]. Liège, Université de Liège : 63-64.

Sivtsev, Dmitrij Kononovitch (Suorun Omolloon)

1990 *Jakutskie skazki (= Contes iakoutes)*. Yakutsk, Jakutskoe Knizhnoe Izdatel'stva.

Takakura, Hiroki

2002 « An Institutionalized Human-Animal Relationship and the Aftermath : The Reproductive Process of Horse-Bands and Husbandry in Northern Yakutia, Siberia », *Human Ecology* 30 (1) : 1-19.

2003 « Horse Husbandry and Absentee Livestock Ownership in the Sakha : Horse Trust Relationship and the Current Socioeconomic Transitions », in Takakura Hiroki, ed., *Indigenous Ecological Practices and Cultural Traditions in Yakutia. History, Ethnography and Politics*. Sendai, Center for Northeast Asian Studies, Tohoku University (« Northeast Asian Studies Series » 6) : 121-148.